

L'IDÉAL A VINGT ANS.

Quel était votre idéal de la vie à 20 ans ? L'âge mûr l'a-t-il réalisé ?

JULES LEMAITRE.

Un homme ayant passé l'âge mûr, plein de souvenirs, de savoir, de mélancolie, raconte le cours des ans...

La réponse de M. Jules Lemaitre est plutôt courte. Est-ce paresse d'esprit, est-ce indifférence ?

On peut affirmer que c'est ni l'une ni l'autre ; le jeune et brillant critique — comme on dit d'habitude — a bon droit...

M. Jules Lemaitre a commencé par être un étiénaire un peu nerveux, très épris de modernité, et à vingt ans, en 1873, il célébrait l'amour, le vin et...

Il entourait son aimée de strophes éperdues. O ma chère désespérée, Ma belle aux yeux si sensibles...

Laissons le reste dans l'intimité des souvenirs tendres et des desirs interrompus. Le vin lui inspire des cris d'enthousiasme :

Quand à son nez, qui paraît avoir été une de ses préoccupations poétiques, voici le sonnet qu'il lui consacrait :

Moi nez, mince, incomplet, Etais à peine rose ; Depuis que je l'ai vu, Il est rouge et moins laid.

C'était l'année où il envoyait des vers enthousiastes à Victor Hugo, qui lui répondait par le billet suivant :

Courage, vous êtes l'avenir. Je m'incline devant le mystère que vous portez en vous et je presse vos mains cordiales.

On peut deviner par là l'idéal de ce jeune homme, idéal dont il semble ne plus se souvenir, l'ingrat !

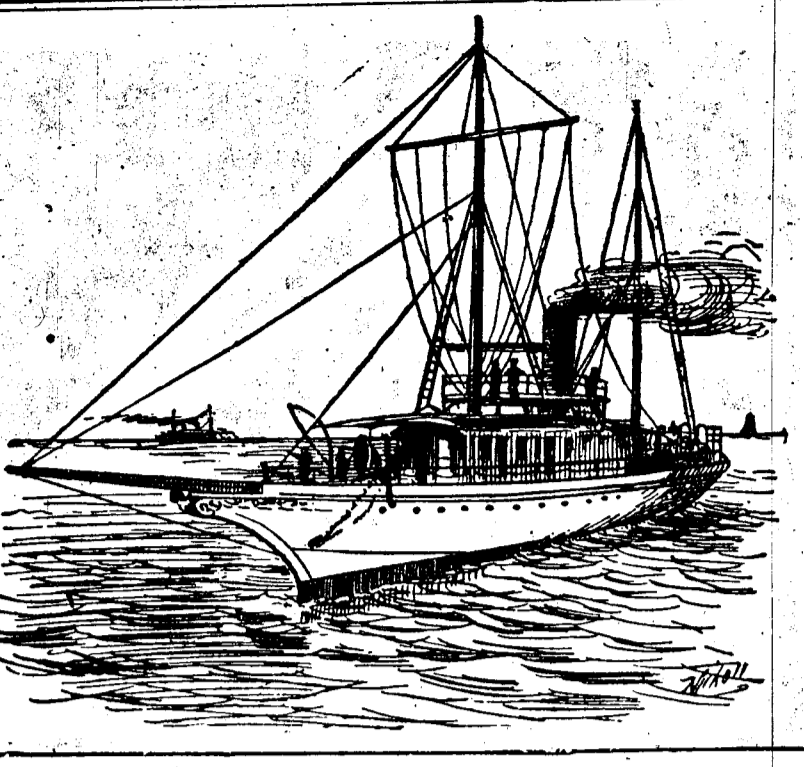
Voici en effet sa réponse... Quel était votre idéal à vingt ans ? Je ne sais plus.

Ne dirait-on pas un voyageur qui refuse de se retourner une fois encore pour jeter un dernier coup d'oeil sur la route si vite parcourue, et dont chaque étape est pleine de souvenirs ?

C'est le lycée du Havre où il va comme professeur de rhétorique, ayant parmi ses élèves ce jeune homme, Jules Tellier, à qui ses amis de Paris ont élevé un buste dans un coin du jardin de la ville natale...

Voilà dans une chaire de la faculté de Grenoble ; c'est plus près de Paris que Mustapha-Supérieur avec ses sentiers crayeux ; et enfin il est à Paris avec la célèbre Académie, la Revue des Deux Mondes, la fortune... tout ce qu'un jeune homme de vingt ans peut rêver de plus tragique, réalisé, dépassé !

FRANÇOIS COPPÉE. Il y a trois ou quatre ans, un



LE YACHT DU PRÉSIDENT.

Le yacht Sylph a été choisi parmi ceux que le gouvernement américain a achetés pour être offert à M. McKinley.

Et parfois, le soir, il les relit, comme autrefois, à sa sœur Annette qui ne s'est point mariée et qui est demeurée la sœur aînée protégeant ce grand enfant qui est un des plus grands poètes du siècle.

YVETTE GUILBERT.

Savez-vous l'histoire de cette jeune fille qui a écrit des romans et des poèmes ?

Aimez-vous la Parisienne des affiches de Chérel ? Elle n'est, à coup sûr, pas toujours bien académique, cette demoiselle aux gestes boulevardiers...

Son genre, son talent, sa diction ont été discutés, niés, exaltés. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle gagne trois cent mille francs par an, et quand on fera l'historique de la chanson à la fin du dix-neuvième siècle, on parlera nécessairement de Thérésa, de la Bordas, de Mme Judic, de Félicia Mallet et d'Yvette Guilbert.

Inutile d'ajouter qu'elle a de beaucoup dépassé son idéal de la vingtième année. Mon rêve à vingt ans n'était pas de devenir l'interprète du Petit Cochon... Non, ah Dieu ! Il était plus utile. Il y avait déjà tant d'années que je souffrais de voir ma mère, restée veuve, tant travailler, tant veiller, tant peiner et surtout tant pleurer pour nos deux existences, qu'à vingt ans moi-même rêvais de gagner vingt francs par jour !

C'était à mes débuts à l'Eden-Concert que je devais la bienheureuse pièce tant souhaitée ! Six cents francs par mois ! Le rêve ! Dès lors, mon courage redoubla, je piochais, tenace, volontaire, jamais butée, rien au monde ne m'aurait découragé ! Je n'avais qu'un but : gagner mon indépendance par mon travail, et la maintenir.

De quinze à vingt-quatre, ce fut mon rêve unique et fixe. Mais j'ai passé par les épreuves cruelles et banales de la vie. Si j'en suis sortie, c'est possédée par la volonté absolue de récompenser une mère du sacrifice tendre qu'elle m'avait fait de sa vie. J'étais et je suis encore ce que les boulevardiers en mal de blague appellent : une personne qui aime bien sa mère...

Aujourd'hui, je me dis que si j'ai eu pendant des années de mauvais jours, le bonheur créé autour de moi, par moi, et bâti par moi étape par étape — comme ma petite maisonnette de campagne — me console des mauvais vieux temps.

Yvette GUILBERT. Ah ! ces mauvais jours, quel souvenir amer elle en a conservé ! elle rappelle le temps où elle était simple vendeuse au rayon de modes du Printemps. Puis, la voilà recevant ses leçons de l'acteur Landrol et rêvant de jouer le mélodrame. Elle s'essaye dans deux ou trois rôles, mais ça ne rendait pas ; un moment elle chante une des petites femmes de Barbe-Bleue, aux Va-

riétés, et enfin elle obtient un engagement à l'Eden-Concert, à quatre-vingts francs par mois. Elle faisait le lever du rideau. Sa fortune date de l'Eden-Concert. Le reste... c'est de la chronique parisienne, et tout Paris connaît les détails de cette carrière qui aboutit à un mariage de sentiment avec les millions loyalement gagnés, voitures, chevaux, hôtel à Paris, maison à la campagne... et la renommée par-dessus le marché.

L'AGITATION DU SOLEIL.

Le Soleil est agité, tout comme notre planète, par de violentes secousses. Il se passe, là-haut, quelque chose de très anormal et qui, peut-être, sera grave. Aussi les astronomes éprouvent-ils, en ce moment, quelque inquiétude.

A Juvicy, M. Flammarion a tout particulièrement observé, ces jours-ci, l'état du Soleil. Et voici les constatations qu'il a faites, de onze heures à midi :

Il y a sur le Soleil, en ce moment, une tache immense, véritablement gigantesque, dont le diamètre est de 75.000 kilomètres ; cette tache est donc six fois plus large que la Terre entière. Elle est parfaitement visible à l'oeil nu.

LES GRENADIERS DU ROI DE PRUSSE

Des sa plus tendre enfance, quand il n'était encore que prince héritier de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier montrait déjà, pour les soldats de haute taille, cette prédilection marquée qui devait devenir dans la suite une véritable manie. Son père lui avait confié l'instruction d'un de ses régiments, ce qui remplait de joie le jeune prince, il négligeait ses leçons et ses jeux pour se consacrer tout entier à cette tâche qu'il prenait fort au sérieux.

Au mois de mars 1713, son père étant mort, Frédéric-Guillaume monta sur le trône. Son premier soin fut la réalisation du rêve qu'il caressait depuis si longtemps : la formation d'un corps d'élite exclusivement formé de soldats géants et qui, par la discipline et la qualité de l'éducation militaire, n'aurait pas son pareil en Europe.

La formation et l'entretien de cette troupe coûtaient naturellement des sommes fabuleuses. Frédéric-Guillaume accordait aux récalcitrants tout ce qu'ils demandaient pour les décider à rester à son service. Tout soldat ayant servi quelques années sous ce monarque était assuré d'une pension aisée. L'auteur d'un ouvrage récemment paru et consacré aux grenadiers de Potsdam (the Romance of a Regiment), par J.-R. Hutchings ; Londres, 1898) donne à ce sujet quelques chiffres curieux :

En 1731, le roi acheta 60 hommes pour le prix de 725,500 fr. Les agents qui les lui fournirent les avaient payés 486,900 fr. On peut juger qu'ils réalisèrent de la sorte un assez joli bénéfice. Les libéraux et le roi ne firent que croître avec le temps. Le 4 juillet 1735, les recruteurs reçurent du Trésor public une somme de 215,000 fr. pour 61 grenadiers. Le même année, le comte Dohus touchait 63,320 fr. pour 18 hommes, et l'année suivante, le général Marwitz se faisait payer 70,000 fr. pour 8 géants nouveaux. Les soldats qu'on recrutait à l'étranger se payaient eux-mêmes beaucoup plus cher que ceux qu'on se procurait en Prusse même. Le « prix moyen » des grenadiers indigènes s'élevait à 5,000 fr. environ ; c'est du moins le prix auquel ils étaient cédés pour se racheter. Mais la population prussienne étant incapable à elle seule de fournir au roi les soldats des casernes de Potsdam, on devait recourir à l'étranger. Les dépenses s'en trouvaient naturellement considérablement augmentées. De 1713 à 1735, le Trésor public français dépensa 60 millions de francs pour des recrues amenées des divers pays d'Europe.

LES GRENADIERS DU ROI DE PRUSSE (suite) Quand ces étrangers étaient de taille exceptionnelle, leur prix de revient s'élevait à un chiffre formidable. Un Prussien de stature

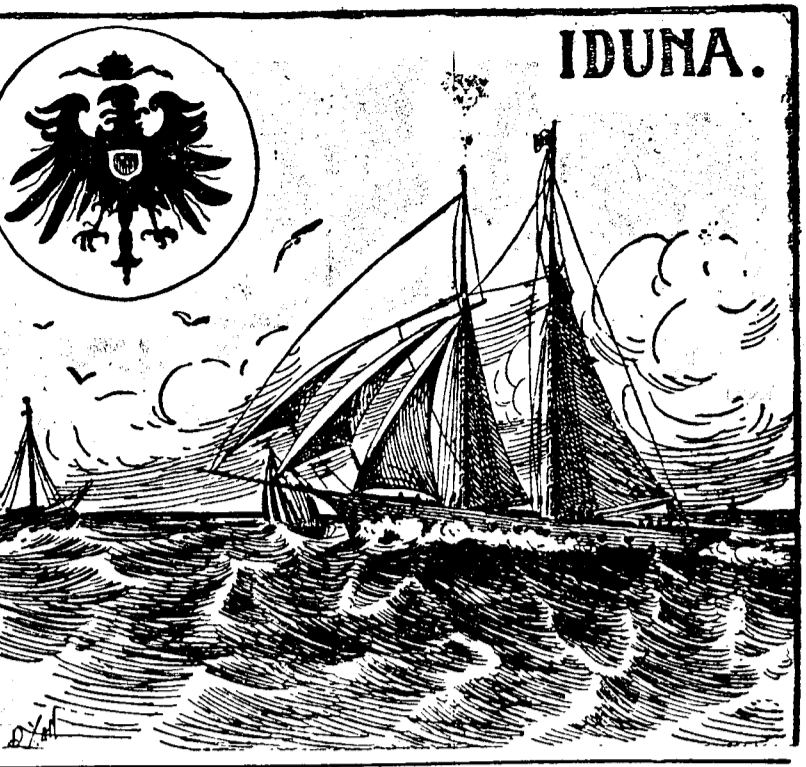
Rentrée de M. Zola.

Des renseignements très sûrs permettent d'annoncer qu'Emile Zola se dispose à rentrer en France. Il sera incessamment à Paris, probablement dans les premiers jours d'octobre.

MOTS POUR RIRE

« J'ai pris des renseignements, disait Berlioz, il est très vrai que les perroquets peuvent aller jusqu'à cent ans... et pour ceux qui sont empaillés il n'y a pas de limite ! »

Sur la plage, après une conversation dont un bavard fâcheux a soufrit les frais :



LE YACHT DE L'IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE.

L'empereur Guillaume vient de faire don à sa femme, d'un yacht fort joli et d'une grande vitesse, construit en Amérique, appelé l'Iduna. Aux récentes courses qui ont eu lieu à Kiel, l'Iduna a provoqué l'admiration générale. L'impératrice était sur le pont du gracieux petit bateau et dirigeait les manœuvres.

AU MAITRE ZOLA

L'est-il et doit-il être... Mais quand il prend le nom de maître de Zola, nous faut-il dire Non ?

Et le rabbi, le maître, Et tout au moins le parasite Par son nom, son titre, son air et son maintien.

Et quand un beau poème, De son maître descend, Rayonnant et superbe, N'est pas un oiseau ?

Et le porteur de lyre, Qui nous laisse le chant, Mais l'air de son Maître, N'est-il qu'un chien croquant ?

Le poète lui-même, Au piano merveilleux, Qu'il chef-d'œuvre qu'un élève Est maître aussi bien qu'élève.

Quand on crée un est maître, On s'en vante et on se dit, Mon cher, en imitant !

Et qui a donc, je vous prie, Créé le grand corbeau De Zola, pour qu'on criaie : Est maître aussi bien qu'élève ?

Car Lucien le blasphème, N'aurait pas dû dire, N'est-ce pas, que le maître, Ne respectait pas même Les dieux, fut un avant.

Et Minippe et tant d'autres Grecs dans leur langue, Ont déclamé des vers, Sans prononcer ni non !

Non, non le maître, N'haiter point Zola, Et son nom n'est point, L'homme selon Zola.

Et si vous n'avez pas, N'avez pas non plus, D'un nom de Diogène, Pour en faire un roman.

Non, non le maître, N'aurait pas dû dire, N'est-ce pas, que le maître, Ne respectait pas même Les dieux, fut un avant.

Et si vous n'avez pas, N'avez pas non plus, D'un nom de Diogène, Pour en faire un roman.

Non, non le maître, N'aurait pas dû dire, N'est-ce pas, que le maître, Ne respectait pas même Les dieux, fut un avant.

Non, non le maître, N'aurait pas dû dire, N'est-ce pas, que le maître, Ne respectait pas même Les dieux, fut un avant.